

Trop loin à l'est... c'est l'ouest

Philippe Pelletier

La période des Grandes Découvertes, moment où l'Occident explore et cartographie le monde, est souvent considérée comme le prélude de l'hégémonie européenne sur le reste du monde. Mais cette vision eurocentrée se nourrit surtout de l'ignorance des efforts de cartographie fournis antérieurement par les autres civilisations, comme le prouve notamment l'exemple du monde chinois.

Orient et Occident sont des notions qui ont évolué au fil de l'histoire et des conceptions géographiques de ceux qui les utilisaient. Elles sont pourtant aujourd'hui mobilisées par des discours qui leur confèrent un sens synonyme de civilisation, entre un Occident dynamique et un Orient apathique. Ce dernier aurait été « découvert », conceptualisé comme un « autre » par le premier, et dominé car incapable de mener le monde. L'histoire des savoirs géographiques en Orient, et notamment dans le monde sinisé, permet de remettre en cause ce discours eurocentré.

« *Trop loin à l'ouest, c'est l'est.* » Cet aphorisme attribué au sage taoïste Lao-Tseu (vie siècle av. J.-C.) rappelle une évidence pour quiconque conçoit que la Terre est ronde, ce que faisaient les Chinois depuis la nuit des temps aux côtés d'une théorie – il est vrai davantage partagée – postulant une Terre plate et carrée. Autrement dit, ces deux orientations sont relatives. En revanche, sont absolus le nord et le sud. C'est pour cela que l'étoile polaire était un repère fondamental pour la cosmogonie et la géographie chinoises anciennes. La boussole fut d'abord appelée « l'aiguille du sud » (à partir du nord, bien sûr) et les cartes étaient orientées avec le sud en haut, pour mieux regarder vers le nord, placé en bas (lecture descendante, comme pour les idéogrammes). La cartographie arabo-musulmane ancienne a certainement été inspirée par cette façon de faire, que l'on retrouve dans le planisphère du géographe arabe Al-Idrîsî (XIIe siècle), et jusqu'à la mappemonde vénitienne du cosmographe Fra Mauro (1459). À Pékin comme à Kyôto, le palais impérial est situé au nord de la capitale, là où siège l'empereur, intercesseur entre le cosmos (symbolisé par l'étoile polaire) et les hommes.

Une encyclopédie d'au moins vingt-deux siècles

La relativité de l'Ouest et de l'Est dépend de là où est placé le centre. Tous les peuples se sont un jour considérés comme au centre du Monde, et il paraît même que certains, du côté de Wall Street ou d'Hollywood, le pensent encore. Forts de leur civilisation et de leur innovation – n'ont-ils pratiquement pas tout inventé avant la science et la technologie modernes ? – et peuple le plus nombreux de la terre depuis la nuit des temps, les Chinois estiment très

logiquement que leur pays est au centre de la terre, d'où son nom : le « pays du Milieu » (*Zhonguo*), ou encore « la Fleur du Milieu » (*Zhonghua*), la fleur incarnant ici la civilisation.

Le *Shanhai jing* (*Classique des montagnes et des mers*) constitue une étape-clé dans la conception géographique sinisée : c'est la première encyclopédie historico-géographique chinoise connue. Elle date du iie siècle avant notre ère au moins, mais on en a perdu l'original, ce qui incite à la prudence dans l'interprétation de ses copies ultérieures. Ses 18 chapitres mêlent des informations vraies et des légendes, des *mirabilia*. Ils évoquent « *les montagnes dans les quatre directions, et au centre, (les) espaces dans les quatre directions au-delà des mers (haiwai), (les) espaces dans les quatre directions du grand chaos (dahuang), (les) espaces à l'intérieur des mers (hainei)* ». Imprégné de taoïsme, le *Shanhai jing* n'a pas de rapport avec le bouddhisme et la cosmogonie indienne, qui postulent un monde en quatre contrées (*dvîpa*).

Dans ses *Chroniques historiques* (*Shi ji*, vers 91 de notre ère), le lettré Sima Qian, contestant le *Shanhai jing*, propose une autre configuration du monde : celle des *zhu* (qui deviendront *shû* en japonais, comme dans Honshû, nom de l'île principale de l'archipel nippon), terme qui signifie à l'origine « île » ou « île-pays », ou bien encore « région ». Selon Sima Qian, la Chine, qui est par définition au centre, est un *zhu*. Il existe 99 *zhu* sous le ciel, il y a neuf *zhu* grands comme la Chine et entourés d'une petite mer, puis neuf grands *zhu* entourés par un vaste océan dont les bords touchent le ciel.

La notion de *zhu*, c'est-à-dire d'une grande terre entourée de mer, n'est finalement pas tellement éloignée de celle de continent, mais en plus réduit, comme si le monde sinisé avait pris conscience de la forte insularité de ses deux façades orientale et méridionale et avait recréé le monde à cette image. Aux *zhu* terrestres s'opposent les *yang* (*yô* en japonais). Ce terme de *yang* que l'on traduit généralement par « océan », et qui correspond à chaque point cardinal, recouvre en fait une acception plus large : celle de « monde maritime », donc insulaire, voire de « monde » tout court, dans un sens d'étrangeté. Le *yang* de l'est correspond à l'actuel Pacifique (mer de Chine orientale, mer du Japon, océan Pacifique...), celui du sud aux mers insulindiennes et indiennes (mer de Chine orientale, océan Indien...), celui du nord à l'Arctique et celui de l'ouest à la Méditerranée et l'océan Atlantique. Les terres et les pays sont nommés en conséquence.

Mais tandis que la cartographie chinoise aux échelles méso (échelle moyenne : la Chine) et micro (ses régions) est très précise, et de très haut niveau pour l'époque, elle est beaucoup plus sommaire à l'échelle macro (la Terre) et des *yang*.

À dire vrai, cela n'intéresse pas beaucoup les Chinois de savoir ce qui existe au-delà d'eux, qui incarnent la Civilisation. Il existe toutefois une exception cartographique, la magnifique mappemonde du Kangnido (1402) réalisée par trois cartographes coréens, qui intègre dans ses versions ultérieures (la plus ancienne date de 1470, l'original n'ayant pas été retrouvé) les informations géographiques rapportées par les mirifiques expéditions commandées par l'amiral eunuque musulman Zheng He (1371-1433) et impulsées par l'empereur Ming, Yong Le (vers 1403-1424).

Cosmogoniquement et géopolitiquement, les Chinois organisent le monde en conséquence. Les aires radioconcentriques progressivement éloignées du centre sont déterminées par le degré de culture et par le niveau du tribut échangé avec la cour chinoise, tribut qui ouvre des

relations diplomatiques mais aussi économiques. Plus on s'éloigne du centre, plus les peuples sont estimés barbares, moins ils sont soumis ou inféodés à la politique chinoise.

Ce schéma centre-périphérie est tellement puissant et efficace qu'il a été adopté par d'autres puissances politiques. Par exemple, le shôgunat japonais des Tokugawa (1603-1867), après avoir rejeté la menace coloniale portée par le christianisme et s'être défié d'un bouddhisme trop turbulent, a résolu d'adopter un néoconfucianisme venu de Chine avec son modèle géographique et géopolitique, mettant au centre les trois grandes îles de Honshû, Kyûshû et Shikoku, et aux marges une périphérie « surinsulaire » plus ou moins barbare.

L'Occident, dans l'imaginaire géographique sinisé (chinois, japonais, coréen...), c'est d'abord le pays du Bouddha car c'est par là, venant de l'Inde, certes au sud, mais passant à l'ouest par l'Afghanistan et les routes de la soie des hauts plateaux du Xinjiang et du Tibet, que s'est diffusé le bouddhisme à partir du I^{er} siècle de l'ère chrétienne.

Pourquoi les Chinois n'ont pas découvert l'Amérique

Le monothéisme issu d'un plus lointain Occident, qu'il soit judaïque, chrétien ou mahométan, seule innovation majeure qui ait échappé à la Chine, ne peut qu'attirer la méfiance des peuples sinisés par sa préférence accordée aux textes et non aux pratiques, aux dogmes et non aux rites, par sa prétention – philosophiquement impensable sinon insupportable pour les sinisés – à postuler l'existence d'un dieu unique capable de tout voir, tout faire, tout dire, tout régenter. Quant aux richesses, les sinisés n'avaient pas cette soif de l'or qui a fait tourner la tête et la bourse des Occidentaux. La seule matière pour laquelle ils étaient prêts à des folies, le jade, pierre sacrée qui participait de la puissance impériale, était – quel hasard – en quantité suffisante sur leurs terres... Les Chinois ou les Japonais n'ont donc pas découvert l'Amérique puisqu'ils n'en avaient nul besoin. Ils n'étaient pas préoccupés de trouver une route pour se rendre auprès d'un pape ou d'un roi situés de l'autre côté, et y atteindre un quelconque paradis, à une exception près (*encadré p. 17*). C'est tout le contraire d'un Christophe Colomb parti vers l'ouest pour visiter les pays de Cipango (Japon) ou de Cathay (Chine) vantés par Marco Polo, et pour y découvrir, lui l'éventuel juif converti, en tous les cas fasciné par la mythique nouvelle Jérusalem, ce paradis que la Bible place au bout de l'Orient, là où les savants médiévaux ont précisément orienté leurs cartes.

La cartographie réalisée par le jésuite italien Matteo Ricci (1552-1610) au cours de son séjour en Chine (1582-1610) constitue une étape fondamentale (*encadré p. 18*). Elle innove en effet dans deux domaines : la connaissance géographique que l'on a de l'Asie orientale à cette époque, et la science cartographique.

Sur sa mappemonde écrite en chinois, Kunyu wanguo quantu (Carte complète des myriades de pays dans le monde) datant de 1602, M. Ricci est l'un des premiers à représenter l'Asie orientale, de façon relativement correcte par rapport aux autres cartes de l'époque – qu'elles soient européennes ou sinisées –, et même à représenter l'ensemble du monde. À la fois fidèle à ses sources locales et astucieux dans sa démarche qui vise à conquérir l'intellect de l'élite chinoise pour l'évangéliser par la suite, il a l'habileté de dessiner un planisphère qui met la Chine (et l'océan Pacifique) au centre du monde : il respecte ainsi la métagéographie sinisée du pays du Milieu, tout en livrant à la connaissance chinoise l'existence tracée du continent américain.

Sa carte offre aussi, à la suite du fameux traité de Tordesillas (1494) puis des accords de Saragosse (1529) qui partagent les sphères d'influence mondiales des deux puissances ibériques, portugaise et aragono-castillane, l'une des prises en compte majeures du méridien origine pour localiser le centre du Monde (avec une majuscule, au sens d'ensemble habité de la Terre) et, partant, pour définir l'Orient ainsi que l'Occident. M. Ricci l'explique très clairement dans son *Journal* (1583-1610), et son successeur à Pékin, Nicolas Trigault (1577-1628), ne se fait pas faute de relever, dès 1617, les effets de cette perspective riccienne : « *Rejetant le premier méridien des Isles Fortunées aux marges de la description géographique à droite et à gauche, il fit que le royaume de la Chine se voioit au milieu de la description, à leur grand plaisir et contentement.* » Autre avantage, cela permet de montrer aux Chinois que l'Europe est plus éloignée qu'ils ne le croient, et cela peut diminuer la crainte qu'ils ont des étrangers, N. Trigault ajoutant que « *si tous les Chinois en avoient une égale connaissance, seroit supprimé un grand empêchement à la diffusion de la foy chrétienne* ». Autrement dit : la science géographique est au service du prosélytisme religieux.

M. Ricci innove auprès des géographes sinisés en introduisant, outre le principe des latitudes et des longitudes et la connaissance de l'Amérique, la conception du monde en continents, qui remplace progressivement celle des *zhu* et des *yang*. La prononciation et la graphie des quatre continents – l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique – qu'il élabore en chinois sont encore en vigueur de nos jours dans les pays d'écriture sinisée, ainsi que celles des très nombreux autres toponymes de pays ou de régions qui les accompagnent. Malgré son incroyable progrès, le travail de M. Ricci n'aura paradoxalement que peu de répercussions en Occident, qui semble hermétique à l'idéographie chinoise et à sa nouvelle disposition géographique. Son sinocentrisme facilite en revanche l'adoption de la conception continentale, étrangère aux Chinois, et avec elle, la notion d'Asie.

La conception du Monde en continents nous est tellement familière, elle sous-tend si fortement les enjeux politiques actuels (extension de l'Union européenne et définition de l'Europe, création d'organismes à l'échelle continentale comme l'Union africaine ou l'Alena – Union économique nord-américaine), qu'on en oublie qu'elle n'a pas toujours existé et qu'elle résulte d'une construction relevant de la géopolitique. Or elle dérive d'une conception résolument européenne, héritée de la géographie grecque (la tripartition Europe, Asie, Lybie – soit l'Afrique –), d'une lecture de la Bible (le partage de la terre par Noé pour ses trois fils) et d'une vision du Monde à l'issue des Grandes Découvertes du « long xvie siècle » (appellation de *continens terra*, ou « terre tenue ensemble, terre continue », qui donnera « continent », par le navigateur Amerigo Vespucci en 1503).

La genèse de l'asiatisme

Comme toutes les grandes catégories toponymiques, le terme « Asie », comme ceux d'Orient et d'Occident, revêt des dimensions à la fois notionnelles (renvoyant à des sociétés, des cultures, des représentations) et spatiales (correspondant à des lieux, des espaces, des pays, des régions). Elles sont aussi géopolitiques car, si les habitants du Monde ont toujours eu besoin de ce type de catégories, c'est non seulement pour se repérer dans l'espace mais aussi pour contrôler celui-ci de l'intérieur (dimension identitaire) et de l'extérieur (projet colonialiste ou impérialiste). À partir du milieu du XIXe siècle, les peuples d'Asie orientale, confrontés à la seconde vague d'expansion occidentale (guerres de l'opium, traités inégaux imposés à la Chine ou au Japon, colonisation de l'Indochine), sont paradoxalement unis par

un même dominateur, l'Occident, bien que celui-ci soit partagé en plusieurs impérialismes rivaux (britannique, français, néerlandais, états-unien...), sur un espace qui leur semble ainsi de plus en plus commun – l'Asie – avec des problématiques sociales, économiques ou politiques communes. Les intellectuels émancipés et les premiers militants de la décolonisation ou du socialisme au sens large n'hésitent donc pas à utiliser les termes d'Asie et d'Asiatique, tellement ceux-ci sont intégrés dans leur vocabulaire, leur vision du Monde, et parce que leur tradition n'en offre pas d'autres.

L'asiatisme naît sur cette base, à la fois mouvement et conception d'une « Asie aux Asiatiques ». Ainsi, le premier parti socialiste fondé au Japon s'intitule d'emblée Parti socialiste d'Orient, même si sa vie est éphémère à cause de la répression (Tôyô-shakaitô, 1882-1883), ou encore Sun Yatsen, *leader* du républicanisme chinois, prononce-t-il au Japon, à Kôbe en 1924, un célèbre discours sur la nécessité de l'asiatisme. L'Asie de l'asiatisme ne se confond en fait ni avec l'Orient, ni avec l'Asie telle que les conçoivent les Occidentaux, justement parce que ce sont eux qui les conçoivent. Elle n'intègre pas les Proche et Moyen-Orient, elle s'arrête à l'Inde. Et encore, la problématique indienne semble spécifique. Parce qu'elle est à la fois source d'un fantasmé monde indo-européen pour quelques théoriciens européens dont la pensée va déboucher sur le racialisme ; qu'elle est le berceau de langues ou de religions ayant essaimé de tous les côtés sur le continent ; et enfin parce que les nationalistes indiens ont fort à faire dans la recherche de leur propre unité, sans parler de lutter contre leur maître britannique.

Si la notion d'Orient heurte trop les Chinois parce qu'elle bouscule leur sinocentrisme, elle rencontre un écho favorable chez les intellectuels japonais. Partant du principe géographique que le Japon est effectivement situé à l'est de l'Asie mais aussi à l'ouest de l'Amérique, donc aux deux extrêmes géohistoriques et géopolitiques de la marche du Monde, ils la légitiment pour placer le Japon à la tête d'une modernisation en Asie. L'orientalisme des Japonais combine donc à la fois une volonté d'autonomiser le Japon, et l'Asie par rapport à l'Occident. D'où l'apparition des notions d'« Asie orientale » (*Tôa*), d'« histoire orientale », d'instituts d'« études orientales » en tous genres, mais aussi la volonté d'ancrer le Japon – l'Orient de l'Orient, sa quintessence en quelque sorte – dans son rôle de *leader*. D'où un rapport ambigu avec l'Occident, le maître détesté mais envié, qui articule les évolutions de la politique japonaise depuis deux siècles, contrairement à la Chine. C'est l'une des raisons qui affaiblit la critique de l'orientalisme faite par Edward Saïd (1935-2003). Celui-ci estime en effet, non sans arguments, que l'orientalisme véhiculé par les Européens constitua, même sous ses apparences scientifiques, neutres et affables, un moyen d'aliéner les populations orientales elles-mêmes. Mais il en oublie cet orientalisme des Japonais – à moins que l'impérialisme nippon de la première moitié du XXe siècle soit exonéré des tares attribuées aux impérialismes occidentaux précisément parce qu'il ne serait pas occidental – sans parler du fait que l'Orient selon E. Saïd reste lui aussi cantonné aux Proche et Moyen-Orient en n'atteignant qu'à peine l'Inde.

De fait, l'asiatisme, avec toutes ses contradictions jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, évoluant à gauche, à droite et aux extrêmes de l'échiquier politique, reste-t-il essentiellement centré sur la Chine, le Japon et la Corée, avec de rares incursions vers l'Asie du Sud-Est.

Reconsidérer le découpage de l'espace du monde

La fin du xxe siècle a bouleversé les grandes catégories spatiales du Monde. L'achèvement officiel de la guerre froide, en fait très chaude dans certaines parties du Monde, notamment dans l'Orient ou l'Asie, efface l'ancien clivage entre « bloc de l'Ouest » et « bloc de l'Est ». L'opposition entre « Nord et Sud » pallie la catégorie « Tiers-Monde », suite à l'effritement du tiers-mondisme et l'essor des pays dits « émergents », ou des « nouveaux pays industrialisés ». Les essayistes de la « fin de l'histoire » ou du « choc des civilisations » en viennent à théoriser un nouveau binôme, celui de « *the West and the Rest* » (« l'Occident et le Reste... »). Sur un mode symptomatiquement anglophone, celui-ci consacrerait la suprématie d'une civilisation industrielle ou postindustrielle liée à l'Occident.

Mais « *the Rest* » ne s'en laisse pas conter. L'Orient réapparaît ainsi, dans ses deux extrêmes spatiaux : les Proche et Moyen-Orient, avec leurs troubles qui semblent incessants, et une Asie orientale, symbolisée par la remontée en puissance de la Chine, l'émergence de l'Inde et, quoi qu'on en dise, le maintien du Japon.

Les interrogations que ces recompositions suscitent relèvent de la métagéographie, ou ensemble des structures spatiales à travers lesquelles les individus et les groupes d'individus ordonnent leur connaissance géographique du monde. L'étude de la métagéographie nous rappelle que toutes les sciences se réfèrent peu ou prou à la géographie, qu'elles véhiculent « une » géographie, souvent mal définie, qui encadre, sinon conditionne, leur propre raisonnement. Elle nous pousse à reconsidérer le découpage et la signification des grands espaces mondiaux. À l'heure où certains se targuent de « sauver la planète », et non plus « l'humanité », une évolution sémantique qui révèle bien des évolutions politiques et idéologiques, il semble opportun de s'interroger sur nos identités géographiques héritées.

Philippe Pelletier

Géographe à l'université Lyon-II, auteur de nombreux ouvrages sur le Japon et l'Asie, dont *Le Japon. Géographie, géopolitique et géohistoire*, Sedes, 2007 ; *Le Japon*, Le Cavalier bleu, 2004 ; *La Japonésie. Géopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon*, CNRS, 1998. Il a coécrit, avec Isabelle Lefort, *Grandeurs et mesures de l'écoumène*, Économica, 2006.

À LIRE AUSSI

- [Les expéditions du Fudaraku](#)
[Malaise au travail](#), Grands Dossiers n°12, automne 2008
- [La révolution cartographique de Ricci](#)
[Malaise au travail](#), Grands Dossiers n°12, automne 2008
- [Lexique : L'ascension de l'Occident](#)
[Malaise au travail](#), Grands Dossiers n°12, automne 2008

http://www.scienceshumaines.com/les-expeditions-du-fudaraku_fr_22690.html

Les expéditions du Fudaraku

Philippe Pelletier

Dans le monde sinisé, il n'a pas existé de recherche du paradis par le biais d'expéditions maritimes. À une exception près. Celle de ces prêtres japonais qui ont adopté la croyance bouddhiste du Potalaka

(Fudaraku en japonais), montagne au sud de l'Inde où était censé résider le bodhisattva (divinité protectrice du bouddhisme) Guanyin. Ils s'embarquaient dans l'océan Pacifique, cap vers le sud, pour y parvenir, et se perdaient dans les flots. Vingt-trois d'entre eux ont été recensés entre les IXe et XVIIIe siècles, dont la moitié pour les XVe et XVIe siècles.

Ces mystiques expéditions sont célébrées par des temples et des tombes sur le rivage de Kumano, au sud de la péninsule de Kii. Elles étaient mues par des conceptions syncrétiques combinant au bouddhisme des éléments taoïstes comme la croyance envers « la contrée des îles divines » (shenxian xiang en chinois, shinsen-gô en japonais). La plus célèbre de ces îles était Penglai (Hôrai pour les Japonais), que la tradition nipponne a déplacée de la mer de l'Est (chez les Chinois) vers la mer du Sud (le Pacifique).

http://www.scienceshumaines.com/la-revolution-cartographique-de-ricci_fr_22691.html

La révolution cartographique de Ricci

La cartographie du jésuite Matteo Ricci (1552-1610) constitue un corpus révolutionnairement novateur à maints égards : non seulement elle propose une nouvelle toponymie mais, combinant des techniques et des connaissances européennes (cartographie de Mercator, Ortelius, Plancius...) à des connaissances géographiques chinoises (cartographie du Yujitu, du Guangyutu, du Kangnido – 1402 – , de Wang Pan – 1594 –), elle réalise en 1602 le premier planisphère au monde le plus proche des réalisations scientifiques actuelles, d'une acuité et d'une appréhension géographiques époustouflantes pour l'époque, au tout début du XVIIe siècle. Preuve de sa pertinence attractive, sa conception est intégrée sans problèmes majeurs par les géographes sinisés eux-mêmes qui la reprennent à leur compte, et ce pour un long moment.

La cartographie de M. Ricci n'est donc ni jésuite, ni européenne, ni chinoise, elle est un mélange de tout cela et, par là, quelque chose qui se situe même au-delà. Il s'agit d'une réalisation véritablement transnationale, mondiale, la première en ce qui concerne l'Asie orientale, où la stratégie même de colonisation intellectuelle de la Chine par les Jésuites s'efface un temps devant la richesse universelle des connaissances qu'elle apporte.

http://www.scienceshumaines.com/lexique-l-ascension-de-l-occident_fr_22696.html

Lexique : L'ascension de l'Occident

SYSTÈME-MONDE

Popularisée par Immanuel Wallerstein dans *Le Système du monde du XVe siècle à nos jours* ; t. I : *Capitalisme et économie-monde (1450-1640)* (1974, trad. Flammarion, 1980, rééd. 1992), cette expression qualifie un espace économiquement autonome, délimité dans sa taille par le temps de déplacement de ses occupants, des objets et des communications. I. Wallerstein distingue deux types de systèmes-monde : l'économie-monde et l'empire-monde. Nous vivons actuellement dans une économie-monde capitaliste. Ce système est bâti comme une somme intégrée d'espaces politiques et culturels différents, structurés en trois grandes parties – cœur, centre et périphérie – comprenant

plusieurs institutions – États et système interétatique, entreprises, foyers domestiques, classes, groupes identitaires de toutes sortes. Ce concept de système-monde est une extension de celui d'économie-monde développé...